UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/refletsdamriqu00rode

REFLETS D'AMÉRIQUE

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemarck.

HAm
R685r

PETITE COLLECTION "SCRIPTA BREVIA"

ÉDOUARD ROD

Reflets d'Amérique

101553
35/4/10.

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT et Cie
53, Rue St-André-des-Arts, 53
—
1905

AVANT-PROPOS

Partout où j'ai passé dans les États-Unis, on me demandait si je ferais un livre sur l'Amérique. Je m'en garderais bien : pour décrire dignement un tel monde, si vraiment « nouveau » pour nous, il y faudrait un long séjour et beaucoup d'études ; d'autres, — tout récemment encore M. Jules Huret — *qui l'ont mieux vu, ont fait mieux que je ne pourrais faire. J'ai pourtant tenu à noter l'impression dominante que j'ai rapportée de mon rapide voyage. C'est là l'origine de ces notes, qui ont paru dans la* Revue hebdomadaire, *dans la* North American Review, *dans les* Lectures pour tous, *dans le* Figaro. *Elles n'expriment en somme que deux idées,*

ou plutôt deux émotions : l'admiration un peu effrayée du colosse que j'ai aperçu, et l'attachement filial que je garde à notre vieille civilisation, sans me faire beaucoup d'illusions sur l'avenir qui l'attend. Je suis heureux d'avoir l'occasion de les réunir, au moment où se multiplient nos rapports avec l'Amérique, qui devient un des facteurs essentiels de notre vie politique, économique et sociale.

Paris, septembre 1905.

Ed. R.

I

UN DIALOGUE A PITTSBURG (1)

A Monsieur J.-H. Hyde

La Pensylvanie me paraît être un des Etats de l'Union Américaine qui réalisent le plus pleinement la conception de la vie particulière à la forte race des Yankees : race vraiment nouvelle, dont on peut étudier l'auto-création sans remonter l'histoire au delà de deux siècles, en laquelle se mélangent des traits divers, qui pourraient se contrarier et qui s'accordent à merveille : la piété et l'esprit de conquête ; l'âpre souci du temporel joint au

(1) Comme j'ai réellement passé une agréable soirée à Pittsburg, je tiens à déclarer expressément que les personnages que je mets en scène ici sont tout à fait fictifs ; j'ai tâché de les faire aussi *représentatifs* que j'ai pu, pour résumer mes impressions les plus générales.

respect de l'au delà ; un individualisme qui peut aller jusqu'à la férocité (les biographies de certains « rois » de telle ou telle denrée en font foi), uni au sentiment le plus puissant de l'intérêt collectif, à la promptitude au sacrifice pourvu qu'il contribue à assurer l'avenir de la nation ; un sens pratique dont il serait puéril de citer des exemples, avec lequel s'accommode une capacité d'illusion toute juvénile, ferment essentiel de l'activité dévorante qui emporte le pays. D'un bout à l'autre de cette vaste province, on travaille beaucoup et l'on jouit peu. J'y ai vu des fermes, des usines, des écoles, des clubs, des bibliothèques : tout cela marche, agit, se développe, avance avec une insatiable énergie, avec une infatigable ardeur, mais sans aucun désir de joie. Sous un ciel souvent lourd, dans des campagnes grises dont la monotonie se déroule le long de larges fleuves au cours régulier, dans des villes

immenses plus monotones encore que les paysages, on respire je ne sais quel air laborieux et taciturne, qui fait penser aux quakers de Guillaume Penn. Les descendants de ces intraitables sectaires se fondent peu à peu dans l'existence normale, se plient aux exigences du siècle, ressemblent de plus en plus au commun des hommes par le costume et la manière d'être ; mais si les caractères se sont atténués chez les individus, ils subsistent dans la collectivité, qui conserve l'empreinte dont la marqua jadis une volonté de fer. Quels contrastes, partout, avec nos mœurs européennes ! Je l'ai senti vivement un certain dimanche après-midi, devant la ferme où je bavardais avec un brave ouvrier français, non loin de Philadelphie. C'était une petite maison basse, au-dessous de la ligne noire du bois, entourée de serres où l'on cultivait des violettes et du cresson. Mon homme

restait immobile, les bras ballants, les yeux vagues, n'ayant pas même sa pipe aux lèvres. Toute sa personne exprimait la mélancolie de cet aveu qu'il me fit en soupirant :

— Ici, monsieur, quand on ne travaille plus, on s'ennuie.

Evidemment il faisait de louables efforts pour s'habituer à cet ennui, qui rentre dans l'ordre d'une existence réglée au même titre que le travail, le manger ou le sommeil. Mais sa nature protestait. Etant un peu loustic, ayant couru le monde, servi en Algérie, fait la campagne de Cuba, il mourait d'envie de plaisanter, de rire, de raconter ses aventures. Jamais l'occasion ne s'en offrait. Après la journée ou la semaine finie, il aurait voulu s'amuser : ses compagnons américains ne semblaient pas soupçonner que ce verbe existât. Il fut enchanté de babiller un moment. Moi aussi. Et quand je l'eus quitté, je trou-

vai plus monotones encore les interminables rues de Philadelphie, — qui justement se vante de posséder la plus longue avenue qu'il y ait dans l'Union.

Mais Philadelphie est une ville historique, presque aristocratique ; elle a plus de deux siècles d'existence ; elle est pleine de souvenirs, : on y voit jusqu'à l'encrier d'argent où trempèrent les plumes hardies qui signèrent l'acte d'indépendance. Cela lui vaut une situation très grande, dans un pays d'autant plus attaché à ses traditions qu'elles sont plus récentes. En outre, elle passe pour « endormie » : dans le fait, son activité est discrète, sans rien d'affiché ni de violent. Aussi n'est-elle pas « représentative » de la jeune Amérique au même degré que New-York ou Chicago, — ni surtout que cette étonnante Pittsburg, la ville du fer et du pétrole, où l'industrie devient pittoresque à force de grandeur, où les paysages d'usines prennent une

beauté, où le monde nouveau apparaît dans sa forme vraie, comme un esprit évoqué qui prendrait corps aux paroles magiques.

J'y suis arrivé par une claire matinée de la fin d'avril.

Presque brusquement, l'express qui nous amenait de la gaie Baltimore entra dans un brouillard formé de vapeur et de fumée. Tout à l'heure, la campagne — une campagne encore grêle, sortant à peine d'un long hiver, déjà verdoyante — s'éveillait dans l'aube naissante ; les caresses de la lumière couraient sur les prairies ; des eaux abondantes rutilaient et scintillaient ; des buées légères montaient en se disloquant dans un ciel pâle aux tons charmants. Soudain, nous fûmes dans un air épais, trouble et gris, où se noyaient les formes et les couleurs, tandis que des flammes dansaient comme d'énormes follets, tantôt à ras du sol, tantôt au sommet de hautes cheminées, et que des bâtisses con-

fuses s'estompaient dans cette obscurité où le feu même restait sans rayonnement. On se sentait hors du monde des dieux et des choses, dans le monde des hommes. De l'œuvre de la création, à peine s'il subsistait quelques squelettes d'arbres anémiques et les eaux mornes de la Monongahela. L'œuvre humaine, debout, mouvante, prenait toute la place, triomphait dans sa grandeur et dans sa laideur tristes, chassant l'air, voilant l'azur, éteignant le soleil pour semer la suie et la fumée, pour remplir l'espace de ses entassements de fer. Une année auparavant, presque jour pour jour, je me trouvais dans les ruines de Sélinonte. Pourquoi donc cette ville d'aujourd'hui, dans la fièvre de son réveil hâtif et de son travail qui brave la nuit, évoqua-t-elle en moi le souvenir des colonnes brisées des anciens temples, des tambours abandonnés dans les carrières par les ouvriers hellènes, aux

approches des Carthaginois, de la désolation infinie qui plane sur ce paysage abandonné ? Je ne saurais expliquer cette liaison d'idées : l'extrême activité serait-elle si proche de l'abandon et de l'oubli ? Y aurait-il un lien mystérieux entre l'être qui s'affirme par l'effort et le néant qui se manifeste par la destruction ? Pendant un instant, en regardant les fantastiques constructions qui s'estompaient dans la fumée, je retrouvai l'exacte impression des tronçons de colonnes entassés sous le ciel de « l'île du soleil »...

Et je passai toute la journée à travers les usines, où je vis... mais comment décrire ? Je ne possède ni le vocabulaire, ni l'intelligence de ces choses-là. Je ne les ai regardées qu'avec des yeux ignorants. Des ingénieurs complaisants m'expliquaient, il est vrai, le fonctionnement des machines, la méthode du travail ouvrier, l'ajustement futur des pièces dont chacune se pré-

pare isolément. Il m'en coûte peu d'avouer que je ne compris guère. Pourtant, j'entends encore dans mon oreille le grincement des fils métalliques qui s'amincissent, se polissent, s'enchevêtrent, s'enveloppent, et vont servir à charrier les forces énormes de l'électricité. J'entends grésiller les masses de fer rouge qui viennent s'éteindre dans l'eau fumante. Je revois les terribles flammes des creusets où s'emmagasinent des chaleurs d'enfer, et, dans les laminoirs, les plaques brûlantes qui s'allongent sous le poids énorme des rouleaux. Je revois aussi le peuple des travailleurs, hommes robustes, femmes lassées, jeunes filles encore jolies que l'atelier va bientôt flétrir. Oui, ce sont là des images qui demeureront longtemps gravées dans mes yeux. Vraiment, ce n'étaient pas les détails qui m'attiraient, trop abondants, divers, nouveaux pour que je pusse les fixer ; et quant aux explications,

elles passaient sur moi comme de vaines paroles. Ce que je comprenais, en revanche, et bien clairement, c'est que je me trouvais là devant une formidable et concrète synthèse d'une forme nouvelle de la civilisation, de celle qui depuis un siècle et demi s'élabore dans le plus jeune de nos continents, et qui va nous gagner et nous conquérir. Forme nouvelle — ou recommencement ? Retour à l'âge du fer, peut-être, — mais du fer vaincu, domestiqué, asservi à nos moindres besoins. Retour aux Cyclopes, si l'on veut, — mais à des Cyclopes savants, maîtres des secrets de la terre, munis de leurs deux yeux. Retour aux forges de Vulcain, aux travaux d'Hercule, aux trouvailles de Prométhée, avec d'autres armes et d'autres outils, maniés par de simples hommes mille fois plus habiles que les demi-dieux. Retour d'un passé lointain qui, transformé par les âges, ne se ressemble pas plus à lui-même

que la mince plaque sortie du laminoir ne ressemble au fer brut arraché du sol. Le mythe a disparu de ce passé fabuleux qui se transforme au jour le jour en un avenir positif ; et si l'avenir yankee, grâce à la grandeur du spectacle, grâce aux creusets qui semblent des volcans, grâce aux fracas de tonnerre qui secoue le peuple d'ouvriers, — si l'avenir yankee rejoint pour un instant les symboles des temps primitifs, c'est pour s'en séparer aussitôt. Retour, disions-nous ? Disons plutôt avènement. Avènement d'un nouveau règne, de nouveaux héros, de nouveaux dieux ; avènement de Titans qui sont d'une autre race, d'un Hercule qui n'est plus le fils de Jupiter, d'un Prométhée qui a enchaîné son vautour. Autre monde, autre avenir ! J'y ai vécu pendant une journée, je l'ai vu autour de moi, j'en ai eu la sensation directe, je l'ai touché, je l'ai compris...

Le soir, délivrés de la suie

et de la poussière rapportées de nos promenades, nous étions réunis dans la vaste salle à manger d'un hôtel ultra-confortable. Il y avait là, autour d'une table décorée des plus belles fleurs, quelques hommes qui se connaissaient à peine, que le hasard rapprochait pour un instant, qui peut-être ne se reverraient jamais, et qui cependant allaient passer ensemble des heures amicales, en causant avec un entier abandon, comme de vieux amis, de questions où s'engageaient des parties intimes de leur être. Pierre Nopal, d'abord, mon compagnon de route : un de ces êtres qui, par la supériorité de leur intelligence et de leurs talents, semblent prédestinés à la gloire, et qui dépensent leur trésor en menue monnaie, maintenus dans l'obscurité par les tentations de la vie oisive, par celles du dilettantisme, par trop de changements dans leurs fins ou dans leur humeur, par une indifférence qu'à la longue les

années substituent à leurs premières ambitions. Grand, blond, l'œil clair, le front magnifique sous sa chevelure intacte, il a dans sa physionomie, dans ses gestes, dans ses propos, toute la finesse des races anciennes, qu'une culture séculaire a ennoblies. C'est un Français, c'est un Latin, épris de sa patrie, de ses origines, de son continent, qui gardait vis-à-vis des Américains une réserve un peu méfiante, et dont je voyais frémir les lèvres ironiques chaque fois que quelque Anglo-saxon nous demandait : « Que faut-il penser, messieurs, du livre de M. Demolins, et de la décadence des races latines ? » Son voisin, M. T.-K. Beacock, offrait avec lui le plus frappant contrastre : traits lourds, figure rouge, barbe drue et foisonnante, tenue raide, presque automatique, parole nette, sobre, tranchante. M. T.-K. Beacock, que je crois d'origine écossaise, a fait une grosse fortune dans je ne sais quelle industrie :

il se trouvait de passage à Pittsburg, et nous ne l'avions encore jamais rencontré. M. W.-F. Smith, qui lui faisait vis-à-vis, est un jeune ingénieur, attaché à l'une des grandes maisons de la ville : il a la belle assurance de son âge et de son pays, et je ne crois pas qu'il fût préparé, par un travail quelconque de la pensée, à la discussion à laquelle il allait prendre part : il est de ceux qui agissent, et ne s'embarrassent guère dans les sentiers confus de la réflexion. Enfin, il y avait encore le Dr J.-M. Gärtner, médecin allemand, établi depuis peu d'années en Amérique, mais qui déjà s'était assimilé tout le nouveau-monde, et qu'on devinait bien vite plus yankee que les Yankees. — Le menu réunit les meilleurs mets de la cuisine américaine : huîtres *blue-points*, qu'on sert sur le plat de la coquille, après les avoir lavées à l'eau douce; potage à la tortue verte-claire; crabes mous venus

de Baltimore; l'inévitable dinde, avec sa farce de sauge et de mie de pain, etc. Tout cela meilleur qu'on ne le croit en Europe. Et des vins excellents. Sur nos instances, nos hôtes consentirent à remplacer le champagne français — le seul qu'on ose offrir — par le plus modeste champagne de Californie : un vin charmant qui conserve dans sa mousse le goût parfumé des grappes. Nopal et moi, nous en fîmes l'éloge. On crut que nous le louions par politesse, — et nos louanges, très sincères pourtant, nous valurent la question, un peu ironique, que devait suivre une très vive discussion. Ce fut M. T.-K. Beacock, qui la posa en ces termes :

— Puisque vous aimez nos vins, messieurs, dites-nous donc ce que vous pensez de nous en général ?

Il fixait sur Nopal son œil bleu, très doux, très aigu, méfiant peut-être de la politesse latine. Nopal me consulta du regard avant de

répondre. Je lui fis un signe qui voulait dire : « Franchise ! » Et je devinai qu'il pensait comme moi. Après tout, nous étions entre hommes capables de traiter sans passion les questions soumises à leur examen, et qui ne peuvent parler entre eux un autre langage que celui de la vérité. Il répondit donc :

— Du bien et du mal.

— Voyons le mal, dit le Dr J.-M. Gärtner.

Nopal sourit :

— D'abord le bien. Je vous admire à cause de votre force et de votre énergie. Je suis émerveillé de l'activité vertigineuse que vous dépensez chaque jour, de l'audace de vos entreprises, de votre ignorance de l'impossible. Et je suis émerveillé des résultats : vous êtes en train de créer une forme nouvelle de la civilisation qui vous appartient en propre, — et qui est l'avenir, j'en ai la conviction.

Ils écoutaient, en approuvan

par leur attitude et leur silence. Nopal s'interrompit. M. J.-M. Gärtner revint à son idée :

— Tout cela, dit-il, c'est parfait : c'est le bien... mais le mal ?...

— Mon Dieu ! dit Nopal en riant, le bien c'est vous, et le mal c'est moi. Vous êtes l'avenir, — et j'en suis désolé !

Cette boutade, par laquelle mon ami croyait peut-être couper court à la conversation, ne produisit aucun effet : nos compagnons n'étaient point gens à se laisser dérouter. A peine si M. W.-T. Smith sourit dans sa moustache. M. T.-K. Beacock, après avoir réfléchi un instant, reprit :

— Cela ressemble un peu à un paradoxe français, parce que cela est contradictoire. Vous admirez notre force, notre volonté, notre audace. Vous les admirez, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Alors, comment pouvez-vous vous désoler qu'elles réussis-

sent, qu'elles se répandent, qu'elles soient l'avenir ?

Nopal me regarda de nouveau. Il s'agissait pour lui d'exprimer des idées que nous avions plus d'une fois formulées, le soir, en rentrant à l'hôtel, car elles nous poursuivaient depuis notre première vision de la rade de New-York, du pont de Brooklyn, du *suburb* de Boston; mille incidents nous avaient permis d'en contrôler la justesse, du moins par rapport à nous ; et comme il venait de le dire, nous étions très sincèrement partagés entre l'admiration et la mélancolie. Il répondit :

— Je m'expliquerai volontiers, messieurs, encore qu'il y faille quelques développements et quelques répétitions : je ne voudrais pas être mal compris. Je vous ai dit que vous représentez une forme nouvelle de la civilisation, dont vous êtes les créateurs. Et pour cela je vous admire, parce que toute force créatrice mérite

l'admiration. Mais — ceci est une affaire personnelle — cette forme de la civilisation ne m'est point sympathique. Elle contrarie mes goûts, mes habitudes. Ce serait déjà une raison suffisante pour m'affliger des succès qu'elle vous doit. Ce n'est pas la seule. Je tâche de sortir de mon étroit point de vue individuel, et de considérer — pour autant qu'on peut risquer de tels regards — votre rôle dans l'histoire future. Eh bien, je crois qu'en choisissant sur vos traces cette forme nouvelle de la civilisation que vous avez créée, les hommes de demain commettront une formidable erreur. Pourquoi? Pour une raison bien simple, que je vous dirai franchement. Parce que cette forme de la civilisation, que vous représentez, s'appuie avant tout sur la force, qui n'est pas la première des vertus humaines, et parce qu'elle s'oriente essentiellement vers le bien-être, la richesse et l'ordre matériel, qui ne

sont pas à mon sens les véritables fins de la vie.

Les Américains avaient écouté avec beaucoup d'attention. Ils ne bronchèrent pas. M. W.-F. Smith but quelques gorgées de champagne, reposa son verre, et dit :

— Oui, vous regrettez la poésie du passé.

Son regard, un peu dédaigneux, complétait : « C'est un lieu commun européen que nous connaissons de vieille date et n'apprécions guère. »

Le Dr J.-M. Gärtner ouvrit la bouche pour répondre; mais M. T.-K. Beacock parlait déjà :

— Pourtant, si le bien-être, la richesse, le bon ordre matériel ne sont pas le vrai but de la vie, ils en constituent les conditions les meilleures, les plus favorables à tous les progrès. Une fois qu'on les a réalisées, on peut avancer dans d'autres domaines. Vous avez visité nos Universités ?

— Elles sont admirablement installées.

— Eh bien, cela même ne vous montre-t-il pas l'intérêt que nous prenons à d'autres cultures ? Nous commençons par bien loger la science, par lui donner tout ce qu'il lui faut : le reste regarde nos savants. Nous avons confiance en eux.

Le Dr J.-M. Gärtner ajouta :

— Remarquez aussi que nos efforts n'ont pas un caractère individuel, comme c'est presque toujours le cas en Europe. Ne l'oubliez pas : ce que nous recherchons, c'est le bien-être *commun*, la richesse *collective*, l'ordre matériel assuré à l'État, à la Société. Notre peuple est un peuple politique, comme les Romains : il croit à ses detsinées, il veut s'améliorer, partout, de toutes les manières. N'en avez-vous pas eu l'impression bien nette, aujourd'hui même, en visitant les usines de cette ville ? Vous avez vu les ouvriers : ils ne ressemblent point aux lamentables travailleurs qu'on peut observer dans certains centres industriels

de l'Europe. Ils gagnent largement leur vie, ils sont bien nourris, bien logés, ils peuvent élever honorablement leur famille, ils sont les égaux de n'importe qui...

J'interrompis :

— Sont-ils heureux ?

— Hé ! comment ne le seraient-ils pas ! s'écria M. W.-F. Smith. Ils ont tout ce qu'il leur faut !

Le docteur reprit :

— Leur travail même n'a rien d'excessif. La mécanique — ces machines contre lesquelles les esthètes s'amusent à déclamer — diminue d'année en année leur fatigue. Ils ne s'épuisent pas en efforts inutiles : le fer accomplit la plus lourde besogne, et la leur n'est plus guère qu'une surveillance. Au lieu d'exténuer leurs muscles, elle aiguise leur attention. Quand leur journée est finie, il leur reste du loisir : ils peuvent lire, suivre des cours, des conférences. Demain, ils seront intellectuellement nos égaux : nous faisons notre possible pour

leur donner cette égalité-là, comme nous leur avons donné les autres. Vous voyez que notre société n'est pas exclusivement industrielle et ploutocratique, comme vous paraissez le croire : elle est démocratique, au vrai sens du mot. Par delà l'établissement du bien-être et l'expansion de la richesse, elle vise à l'amélioration du peuple, à la suppression de la misère, à l'avènement de la justice. Quoique vous en pensiez, elle est donc *idéaliste* à sa manière : son idéal n'est pas celui d'hier, voilà tout ce qu'on peut lui reprocher ; il n'est pas artistique, je le reconnais, ni métaphysique ; il est humain. C'est l'idéal d'un peuple fort, qui s'arme pour toutes les conquêtes.

La figure de M. T.-K. Beacock s'épanouit dans l'approbation ; et il nous regarda l'un après l'autre, Nopal et moi, d'un air de triomphe qui signifiait : « Eh bien, voyons, qu'avez-vous à répondre ?

Qu'attendez-vous pour capituler ? » Je dis, en m'adressant au Dr J.-M. Gärtner :

— Vous avez raison, monsieur. Croyez bien que nous ne méconnaissons ni la grandeur, ni la loyauté, ni l'élévation de cette conception américaine de la vie que vous venez de nous exposer éloquemment. Mais permettez-moi d'en chercher le point faible..., si elle en a. Il me semble en découvrir un : elle est trop optimiste, en ce sens qu'elle repose sur des illusions. Votre doctrine tend à supprimer les maux et les misères de la vie sociale. Or, nous qui nous battons depuis tant de siècles avec ces vieux ennemis, nous croyons qu'il est impossible de les détruire. Ils nous semblent les conditions mêmes de notre commune existence. On peut les atténuer, les limiter, et c'est déjà beaucoup. Croire à la possibilité de les détruire, c'est une erreur qui peut entraîner loin ; en tout

cas, elle trahit l'insuffisance de la doctrine qui l'admet à sa base. Et de fait, la nature et le sens de quelques-uns de vos efforts viennent m'appuyer. Quand vous avez fondé une « œuvre » quelconque, vous vous imaginez que le mal qu'elle est destinée à combattre n'a plus qu'à s'évanouir devant elle. Pourtant il subsiste. Voulez-vous que je sois franc ? Vous comptez trop sur ce que vous faites, pas assez sur ce qui est. Vous attachez trop d'importance à vos fondations, à vos sociétés, à vos clubs. Les hôpitaux ne chassent pas les maladies, les écoles ne font pas les savants, et les femmes ne deviennent pas des hommes, même quand elles ont leurs clubs comme eux.

M. W.-F. Smith objecta tranquillement :

— Avec beaucoup d'hospices, on supprime beaucoup de misères ; avec beaucoup d'écoles, on enseigne bien des choses à beaucoup de gens.

— D'accord ! Pourtant, le problème subsiste tout entier. Je ne suis pas renseigné sur la misère dans votre pays, et tout ce que je sais, c'est que les « œuvres » que j'ai visitées m'ont paru des miracles d'organisation. Quant à l'instruction, malgré la munificence de vos milliardaires, elle ne me paraît point d'un niveau supérieur à celui qu'elle atteint chez nous ; peut-être est-elle plus répandue, — et certains symptômes sur lesquels je ne veux pas insister me permettent de croire que le diable n'y perd rien ; elle n'est pas plus *élevée*. En regard de vos Universités, avec leurs piscines où toute une faculté peut nager dans l'eau tiède, leurs waters-closets dont le marbre pourrait servir à construire des palais, leurs bibliothèques qui se garnissent comme au coup d'une baguette magique, — en regard de vos Universités, les nôtres sont des écuries. La même disproportion

n'existe point entre vos savants et les nôtres.

— C'est qu'ici, dit M. J.-M. Gärtner, tout est nouveau. Il faut du temps, pour créer des traditions scientifiques, artistiques, littéraires. Elles ne s'improvisent pas, quelque bonne volonté qu'on y mette. Elles ne s'achètent à aucun prix...

M. T.-K. Beacock interrompit, en coupant l'air de sa main droite :

— ...Mais nous voulons les créer, pour nos fils, et nous les créerons. C'est l'affaire d'une ou deux générations. Nous amènerons ici vos collections, vos musées et vos livres, parce que nous avons l'argent nécessaire pour acquérir nos outils. Nous appellerons à nous vos savants, vos penseurs, vos artistes. Vos peintres déjà nous envoient leurs œuvres. C'est nous qui possédons le chef-d'œuvre de votre Millet, pour lequel le Louvre n'était pas assez riche ; et vous avez vu, à la biblio-

thèque de Boston, des fresques de votre Puvis de Chavannes. Vous êtes fiers de ce que vous avez, et vous avez raison, — mais nous l'aurons !

— Vous aurez ce qui s'achète : les œuvres. Pas les artistes.

— Nous aurons les artistes aussi, si nous le voulons.

— Oh ! oh ! s'écria Nopal en s'excitant.

Puis, changeant de ton, avec une pointe d'ironie :

— Voilà, cher monsieur, où reparaît cette puissance d'illusion que j'admire en vous, à laquelle vous devez une partie de votre force, qui arrête en vous le doute et l'esprit critique dont on est si souvent gêné. Lorsque vous avez fondé un hospice pour les vieillards infirmes, vous vous figurez aussitôt qu'il n'y a plus de vieillards infirmes. Vous transposez ce point de vue dans tous les domaines : en achetant nos livres, vous croyez acheter la culture séculaire qui les a produits ; en

achetant nos tableaux, vous croyez acheter la gloire qui rayonne autour d'eux. Mais, sapristi ! vous aurez beau payer dix fois leur poids d'or un Alde ou un Elzévir, vous ne ferez pas qu'ils aient été pensés ni imprimés à Cincinnati ! Si vous parveniez à transporter jusqu'à San-Francisco le Bargello ou les Offices, vous n'enlèveriez pas un de ses titres de noblesse à la Ville des Fleurs ! Et voulez-vous me permettre de vous le dire ? Ces chefs-d'œuvre de notre vieille Europe seraient dépaysés chez vous. Toujours un peu. Vous ne les regarderiez pas assez, dans les palais de fer que vous leur auriez construit. Vous préféreriez encore venir admirer chez nous ceux que vous nous auriez laissés.

— Quand il n'y en aura plus ?.. insinua le Dr J.-M. Gärtner avec un gros rire.

— Nos fils en feront d'autres, riposta Nopal.

— Et les nôtres ? dit M. T.-K.

Beacock, pourquoi n'en feraient-ils pas aussi ? Nous avons eu déjà nos gloires littéraires. Je n'ai pas besoin de vous les rappeler : Howells, Emerson, Hawthorne, Longfellow, sans parler de cet Edgard Poë que nous admirons moins vous. Nos gloires artistiques se préparent : nous avons déjà Sargeant, John Alexander...

— Et vous en aurez d'autres, dit Nopal. Il y en aura toujours partout. Le vent souffle où il veut : le génie est une résultante de causes inconnues, une manne qui tombe du ciel sans connaître les latitudes. Quant au talent, il court le monde, il déborde, il encombre, et si nous pouvions déverser sur vous le trop-plein que nous en avons, nous n'aurions garde de nous plaindre. Vous aurez donc des artistes et des poètes, je vous l'accorde, comme vous aurez des Universités autant que vous en voudrez et peut-être davantage, comme vous aurez des hospices à ne plus savoir où trouver des

malheureux et des infirmes pour les y loger. Je n'ai pas là-dessus l'ombre d'un doute...

Le Dr J.-M. Gärtner interrompit avec élan :

— Eh bien, nous n'en demandons pas davantage ! Vous êtes pour nous plus complaisants que nous-mêmes ! Quel tableau vous nous peignez là ! Une société bien organisée, soutenue par la justice, défendue par la force, où la misère sera secourue, où le bon sens des citoyens trouvera de lui-même l'équilibre nécessaire entre les droits de l'individu et ceux de la collectivité, où la misère sera soutenue, où le développement intellectuel et artistique apparaîtra au terme d'un magnifique progrès industriel, commercial et agricole, comme une fleur rare dans les serres d'un jardin parfait... C'est vous qui nous concédez tout cela, n'est-ce pas ?

Je dis :

— J'ajoute qu'en Europe, hélas ! nous n'en attendons pas autant.

— Autre chose encore, continua M. W.-T. Smith en renchérissant d'enthousiasme. Nous ne sommes point exposés ici aux dangers qui vous menacent. Notre démocratie n'est pas gênée dans sa marche ascendante par le fardeau du militarisme. Elle n'a pas à redouter des guerres qui l'arrêtent.

— Cependant, insinuai-je, depuis Cuba et les Philippines...

— Oh ! s'écria M. T.-K. Beacock, l'impérialisme est un caprice de politiciens : il n'ira pas loin.

— Il ne nous gênera pas, affirma M. W.-T. Smith.

Le docteur J.-M. Gärtner acheva son tableau :

— Voyez où nous allons, de votre propre aveu. Une démocratie parfaitement constituée, maîtresse d'elle-même, sûre de ses fins, de ses moyens, libre de consacrer toutes ses forces à ses progrès intérieurs, pourra résoudre autant qu'il est possible les problèmes de justice et de solidarité qui se posent à la conscience moderne.

Son développement industriel lui est d'un puissant secours dans la poursuite de cette tâche, puisque, comme vous l'avez vu, les inventions qui améliorent les conditions de l'industrie profitent toujours aux ouvriers. Ses richesses la servent aussi, puisque les mœurs corrigent les défauts de l'économie actuelle, et puisque ceux que vous appelleriez les accapareurs font participer la communauté de leurs gains et de leurs bénéfices. Les contradictions, les oppositions qui minent votre vieille société, n'existent point dans la nôtre : nous n'avons pas de *Kulterkamf*, pas de prétendants, nous ne sommes pas en querelle sur notre régime. Rien ne nous empêche de marcher librement vers l'avenir et de réaliser dans sa plénitude l'idée démocratique qui est étroitement liée à l'existence nationale, depuis que ce pays a pris conscience de lui-même, qui constitue sa tradition, qui est sa véritable gloire !

Il s'arrêta, comme un virtuose sur un point d'orgue, nous tint un instant, Nopal et moi, sous son regard vainqueur, puis alluma son cigare avec la sérénité d'un avocat dont la cause est gagnée, d'un lutteur qui a terrassé son adversaire. Nopal, en roulant une cigarette, répondit, lentement d'abord.

— Je n'ai pas un mot à retrancher à ce que vous venez de dire, monsieur... Pas un... Seulement, je voudrais ajouter quelque chose... Ici encore, je le crains... je me trompe peut-être... vous avez un pied dans le règne de l'illusion... C'est d'ailleurs une excellente position quand on touche à la politique : ce terrain-là... vous savez, on ne s'aperçoit jamais qu'il n'est pas très solide !.. ce terrain-là a toujours merveilleusement convenu à tous les régimes sociaux, lesquels excellent à faire leur propre éloge... Votre tableau de la démocratie, ou plus exactement de *votre* démocratie, est

tout à fait réussi... Il suppose la foi. Vous l'avez : cela est admirable... Mais comment pourrions-nous l'avoir au même degré, nous autres fils de l'ancien monde, qui avons passé par tant de régimes, par tant de convulsions, par tant de rêves, par tant d'expériences, par tant de banqueroutes ?... Hélas ! nous savons les surprises du lendemain !... Vous, vous les ignorez, par l'excellente raison que vous n'avez pas encore eu de lendemain... Vous êtes la jeunesse : c'est pour cela que vous parlez de l'avenir avec tant de certitude. Le futur n'est-il pas le meilleur temps des verbes ? *Je serai*, comme cela est plus beau que *je suis* ! Je ferai, comme cela vaut mieux que *je fais*. Et *j'aurai* ? Demandez à vos milliardaires !... Quand vous aurez passé du futur au présent, quand vous serez devenus, à votre tour, l'avenir, et que — comme nous — vous toucherez en étendant la main la ligne de votre horizon, vos rêves atteints auront d'autres

couleurs !... Cela dit sans autre but que de sortir du domaine fallacieux des prédictions où vous nous avez engagés, j'en reviens à notre point de départ : il s'agit bien, n'est-ce pas, de comparer les deux formes de civilisation que représentent nos deux continents ?

— Sans doute, répondit M. T.-K. Beacock, qui écoutait avec une telle attention qu'il avait laissé s'éteindre son superbe havane.

— ...Or, reprit Nopal, il se trouve qu'avant de traverser l'Atlantique pour venir vous voir, je voyageais depuis plusieurs mois en Italie. J'en ai vu toutes les nécropoles : celles qui sont mortes tout à fait, comme Poestum ou Pompéï, et celles qui conservent un reste de vie, comme Sienne, Pise ou Syracuse. J'ai vu là-bas une incroyable abondance de guenilleux, de loqueteux, de mendiants qui couchent sous les porches des églises, et une foule de gens un peu moins miséreux, mais qui n'ont pas joui des bien-

faits de l'instruction publique, obligatoire et gratuite. Je reconnais volontiers qu'ils n'ont pas l'air cossu des ouvriers qui déjeunaient ici, ce matin, à côté d'une machine, d'un tas de bonnes choses, tirées de leur beau bidon luisant ; j'ajoute qu'ils seraient incapables de lire les seize feuilles de faits divers dont il m'a semblé que lesdits ouvriers font leur dessert intellectuel. J'ai vu de vieux palais délabrés, dont les magnifiques façades ne recouvrent que des taudis ; alors que chez vous, soit dit sans vous offenser, les intérieurs valent mieux que les façades. J'ai vu des cathédrales splendides qui semblent avoir épuisé les ressources d'une ville, autour desquelles grouillent de petites maisons sans faste : tandis qu'ici, où l'on est pieux, les vrais monuments sont les bureaux d'affaires, les *buildings* dont les vingt étages dominent les pauvres chapelles où le bon Dieu n'a pas l'air très bien

logé. Contrastes nombreux et rappants, dont je pourrais multiplier les exemples, et qui, après tout, ne sont pas tous à votre avantage. Savez-vous la leçon que j'en tire ? C'est que ces gueux, logés dans des bouges, qui ne mangent pas deux fois par jour et ne savent pas lire, mais qui sont nourris de la sève des grands siècles éteints, parmi les restes de l'antique beauté, possèdent pourtant quelque chose qui ne s'enseigne pas dans les écoles, qu'aucune société coopérative ne vend à ses adhérents, et dont tous les milliards de vos « rois » du fer, du blé, du pétrole ne parviendront jamais à doter votre Etat : ils ont du *bonheur* et de la *poésie*...

Tout en écoutant Nopal, j'observais nos trois amis américains. Leurs figures exprimaient à la fois l'étonnement le plus profond et la désapprobation la plus complète. Je crois qu'ils ne comprenaient pas : les mots et les phrases chantaient à leurs oreilles comme

une musique inconnue ; et ces idées leur étaient évidemment aussi étrangères qu'auraient pu l'être les sons et les syllabes d'une langue dont on ignore jusqu'au nom. Impossible d'imaginer un auditoire plus réfractaire. Nopal, pourtant, ne se déconcerta pas, et continua, en s'animant :

— ...C'est que le bien-être ne fait pas le bonheur, pas plus que l'instruction ne fait la poésie, le culte la piété ou la philanthropie la bonté. Croyez-vous que le gondolier de Venise, qui chante les stances de la *Jérusalem* sans savoir lire, n'est pas plus « cultivé » que vos lecteurs de journaux nourris de fausses nouvelles ? Tant pis si je vous indigne, — mais le mendiant qui jouit du soleil me paraît plus heureux que M. Rockefeller en personne, lequel ne doit pas avoir le temps de jamais boire un rayon de lumière. Que voulez-vous ? Dans notre pauvre vieux monde, les hommes, en s'éveillant à la connaissance, ont

choisi d'instinct entre les antinomies dont je viens de vous montrer l'opposition irréductible. Et vous, venus après, vous avez pris... les autres. Je ne vous le reproche pas ; mais il ne faut pas non plus être par trop fiers, il ne faut pas nous écraser sous vos machines, nous foudroyer de votre électricité, nous étouffer dans votre vapeur. Il ne faut pas exagérer l'importance de cette adaptation des forces naturelles à des besoins plutôt factices, dont la satisfaction n'ennoblit guère et donne peu de joie. Le nettoyage des écuries d'Augias fut pour Hercule une bagatelle, qui lui laissa peu de souvenirs. Mais comme il se plut dans le jardin des Hespérides ! Quelles heures exquises il passa aux pieds d'Omphale ! Soyez sûrs que ce sont ces heures-là dont la pensée réjouit sa divinité. Vos héros, au contraire, ne font que nettoyer les écuries. Ils les nettoient toutes. Ils les nettoient de fond en comble. Mais où pren-

draient-ils le temps de tourner le rouet d'une belle princesse ? où celui de flâner dans de frais jardins où mûrissent des fruits d'or qu'on ne peut ni fabriquer par « grosses » ni vendre à prix fixe dans les grands magasins ? Quelle part font-ils au rêve, au plaisir, au bonheur, à la joie, à tout ce qui est inutile et charmant, à tout ce qui fait l'agrément de la vie et peut-être sa noblesse ?...

Il y eut un instant de silence, que M. J.-M. Gartner crut devoir rompre par une plaisanterie un peu lourde :

— Si M. Van der Bilt ou M. Rockefeller voulait des pommes d'or, il ne serait pas embarrassé d'en acheter.

Nopal haussa les épaules en répliquant :

— D'en acheter, soit ! Mais je les défie bien d'en cueillir : ils ne sauraient pas.

A ce moment, M. T.-K. Beacock répéta son geste de volonté, ce geste qui fendait l'air de la

main ouverte, comme pour annoncer un argument décisif. Les grosses veines de son cou de taureau se gonflaient comme dans un effort physique ; son regard clair prenait des reflets d'acier, dur et vainqueur :

— Le bonheur, le plaisir, le rêve, la poésie, dit-il... Heu !... Belles choses, c'est vrai... Jolies amusettes pour les Athéniens du temps d'Alcibiade, pour les Florentins du temps des Médicis... Mais est-ce bien là ce qu'il y a de meilleur, de plus haut ?... Est-ce bien là le but de la vie ?... Si nous avons une raison d'être sur cette terre, dont la Bible a dit que nous sommes les rois, n'est-ce pas plutôt d'y développer nos forces, pour exercer jusqu'au bout notre droit de conquête sur le monde, pour nous emparer de l'or, de l'huile, du charbon qu'il y a dans les mines, des secrets qu'il y a encore dans l'espace, des puissances que recèlent les matières qui coulent avec les

fleuves ou qui se dispersent dans l'air ?... A quoi servent le bonheur et la poésie pour l'accomplissement d'une œuvre pareille ?... Pour combien comptent vos guenilleux Napolitains, dans cette marche en avant, dans cette guerre où la victoire est aux vaillants ?... Ici d'abord, monsieur, nous avons peu de soleil : nos fainéants ne pourraient pas s'y chauffer ; nous l'avons remplacé comme nous avons pu... Et puis, de ce bonheur que vous vantez, et qui est oisif, de ces joies du lazzarone, de cette poésie qui se noie en rêves stériles, nous n'en voudrions pas, nous ne saurions qu'en faire... Notre poésie, à nous, notre bonheur, c'est d'agir, non de muser ; c'est de savoir, non de rêver ; c'est même de produire plutôt que de consommer. Et je ne trouve pas que cela nous rabaisse... L'action se suffit à elle-même, monsieur, et l'exercice de la force, quand le droit le règle, est un bel exercice !... La

force est une vertu, savez-vous ? En la pratiquant, en la dirigeant, on connaît des satisfactions qui valent bien celles des dilettantes dans les musées et des mendiants au soleil... Je ne suis pas aussi sûr que vous du parfait bonheur où s'épanouissent les loqueteux sous les portiques des cathédrales d'Italie ; mais il y a une chose que je sais. C'est celle-ci :

Une fois encore, M. T.-K. Beacock répéta son geste familier ; et il poursuivit d'un ton presque solennel :

— L'Américain, fils de ses œuvres, parti de rien, qui s'est enrichi par son travail ou par sa chance, qui est roi de quelque chose ou en passe de le devenir, qui est le premier dans son domaine, et le plus puissant, — je vous dis, moi, qu'il est heureux autant qu'on peut l'être, autant que le poète qui fait de beaux vers, autant que le paresseux qui se repose, ou que le touriste qui se promène... Et l'Américain pauvre,

qui n'a pas cette satisfaction personnelle, qui partage son sort modeste avec le commun de ses concitoyens, mais qui pense à la grandeur de la patrie, qui sait ce qu'elle est déjà, ce qu'elle deviendra, qui la regarde comme étant en puissance le premier pays du monde, c'est-à-dire celui qui doit posséder le plus de matières, le plus de forces, le plus de richesse, le plus de justice, le plus de liberté, — eh bien, il est heureux aussi ! Il n'est qu'une petite vague dans le fleuve ; mais il sait qu'il n'y a point de fleuve aussi large, ni dont le courant soit plus fort !... Et il est tranquille, et il a confiance, et il ne voudrait pas être d'un autre pays, ni d'une autre race, fût-il entouré des chefs-d'œuvre de tous les siècles, dans un beau climat, dans de beaux paysages !...

— Bravo ! dit le Dr J.-M. Gärtner.

M. W.-F. Smith leva son verre à la hauteur de son nez, en regardant M. T.-K. Beacock,

et le vida d'un trait. Les voix avaient monté dans la discussion. L'on nous écoutait des tables voisines. Une jolie femme fit le geste d'applaudir. Evidemment, M. T.-K. Beacock venait de parler en véritable Américain, au nom de ses compatriotes, comme s'il eût plaidé leur cause contre celle du vieux monde. Sa figure, qui s'était animée, reprit son énergique placidité : il se reposait, comme un ouvrier après un grand effort, et n'avait plus rien à dire.

Je murmurai :

— Voilà qui est parler en citoyen romain...

Nopal conclut, en baissant la voix :

— C'est ainsi que nous arrivons à trouver, messieurs, que nous représentons les uns et les autres deux formes de la culture humaine, deux conceptions de la vie qui ne peuvent se joindre. Nous pourrions continuer sans nous convaincre. Si je parlais aussi bien

que M. Beacock, je dirais tout juste l'inverse de ce qu'il vient de dire. J'aime mieux en revenir à notre point de départ : nous avons eu notre heure dans l'histoire ; vous aurez la vôtre. Quand le monde nous appartenait, nous en avons fait ce que nous avons voulu ; quand il sera à vous, vous le marquerez de votre empreinte. Dans un siècle ou deux, vous nous traiterez comme vous avez traité les Peaux-Rouges, anciens possesseurs de vos forêts et de vos fleuves, comme vous traiterez demain les nègres, qui vous emcombrent. Telle est la loi de la force, — de la force que vous célébrez. Nous aurions mauvaise grâce à protester contre elle, car nous la pratiquons aussi, selon nos besoins, envers les hommes jaunes ou noirs de nos colonies. Mais pour cette heure, couchons sur nos positions. Je suis un fils du vieux monde latin, je l'aime, je lui reste fidèle, je ne le renierai pas devant vous. Je

vous ai dit ce que j'admirais dans votre grand pays — tellement plus grand que ma pauvre petite Europe !... Ne me demandez pas de me réjouir de vos triomphes futurs : s'ils adviennent, ils marqueront notre défaite. Et laissez-moi garder le culte de nos anciens dieux. Vous croyez qu'ils entrent dans leur crépuscule : j'aime mieux croire qu'ils se reposent, et qu'ils n'ont pas dit leur dernier mot !

Un orchestre commençait à jouer des airs de danse dans le salon voisin. Nous nous levâmes de table, et nous nous séparâmes avec de bonnes poignées de main.

— C'est extraordinaire me dit Nopal, que des animaux comme les hommes, qui se ressemblent exactement par la configuration des membres et par la couleur de la peau, au point que les autres bêtes ne doivent pas les distinguer les uns des autres, diffèrent autant par les jeux de leur pensée ! Et que faut-il, pour les diffé-

rencier ainsi? Quelques degrés centigrades en plus ou en moins. Tout est là, mon cher ami. Le soleil est père de tous les êtres; c'est un père juste qui, ne pouvant distribuer ses rayons avec égalité, a donné le goût de la force et l'illusion de la domination à ceux qui sont condamnés au froid, pour les consoler...

II

SUR LES UNIVERSITÉS
DES ÉTATS-UNIS

A Monsieur R.-L. Hoguet.

Elles m'ont paru jeunes et fortes, bien vivantes, d'une belle confiance en l'avenir, pépinières où croissent des arbres déjà vigoureux, qui ne peuvent manquer de porter de bons fruits. Bien qu'elles s'inspirent de nos expériences européennes, elles gardent leur personnalité : elles sont marquées avant tout de l'empreinte originale de la race neuve qui les a produites et les cultive avec prédilection. Un des traits de cette race qui m'a le plus frappé, c'est son respect pour les traditions. N'en ayant pas encore, en raison de sa nouveauté, elle cherche soit

à s'en créer, — et l'histoire l'y aide au jour le jour, — soit à se rattacher à celles de l'ancien monde, dont ses besoins plus immédiats l'avaient pour un temps presque complètement séparée. Les Universités sont le trait d'union naturel entre le passé lointain de la culture européenne, et l'avenir de la civilisation nouvelle qui s'élabore de l'autre côté de l'Océan. C'est une des raisons, je crois, pour lesquelles on les aime : elles représentent la seule chose que le génie audacieux qui s'empare des forces de la nature ne peut improviser, — le lent acquit des générations, le capital intellectuel dont aucune spéculation ne réussit à brusquer l'augmentation régulière. Il faut le gagner avec patience : les pères n'en ont pas eu le loisir, les fils l'auront ; ainsi se reformera la chaîne qui relie par les anneaux du savoir les peuples d'hier à ceux de demain.

Mais, à ce qu'il m'a semblé, les

Universités américaines n'ont pas seulement une physionomie « américaine » : chacune a la sienne propre, chacune poursuit le but commun par les moyens de son choix. En flânant par les belles avenues de Cambridge, par exemple, je songeais à la paisible retraite qu'offrent à la science certaines petites villes d'Allemagne où l'on est loin du fracas du monde, où les bâtiments universitaires éveillent infailliblement l'idée de ces « templa serena » dont parlait le poète. Au contraire, à New-York ou à Chicago, les Universités — encore qu'elles soient isolées autant que possible — ne m'ont plus semblé, si j'ose le dire, que des épisodes du tourbillon de vie qui les entraîne. Me trompé-je? mais j'imagine que les jeunes hommes qui s'y préparent deviendront presque nécessairement des hommes d'action, des lutteurs, tandis que d'autres, élevés dans des centres tranquilles et consacrés déjà par quelque durée, garderont au

fond d'eux-mêmes le goût de la réflexion plus lente, et comme un asile intérieur où ils aimeront à se réfugier quelquefois. Cornell m'a beaucoup frappé par ses caractères pratiques et professionnels : apprendre à des étudiants à se servir de leurs dix doigts, à manier des outils, à faire eux-mêmes ce que des hommes cultivés sont toujours tentés de demander aux autres, — voilà qui est « moderne » et bien compris. C'est la fin du préjugé qui méprise le travail manuel en exaltant contre toute justice le travail du cerveau. Je ne suis point de ceux qui croient au dogme de l'Égalité : mais, s'il y a un point sur lequel on puisse l'admettre, c'est bien celui-ci. Quel qu'il soit, l'effort de l'homme a même noblesse : ce n'est qu'un ridicule orgueil qui marque des différences entre les métiers productifs et les classe sur les degrés chimériques d'une échelle absurde. L'atelier à côté du laboratoire, l'école d'agriculture à côté des classes de

latin, la laiterie modèle à côté de la bibliothèque, voilà une conception qui finira par la renverser, cette fâcheuse échelle où grimpent, chez nous, un trop grand nombre de jeunes parvenus destinés à l'oisiveté ou de jeunes ambitieux condamnés à la misère. Du reste, il m'a semblé que l'enseignement supérieur avait partout un côté essentiellement pratique : les « séminaires », par exemple, possèdent en général la place et les installations auxquelles ils ont droit ; aussi donnent-ils, à ce qu'on m'affirme, d'excellents résultats. — Une innovation que j'ai appréciée, sans en pouvoir d'ailleurs mesurer la portée, c'est celle de la continuité des cours, dans cette Université de Chicago dont la vitalité s'affirme avec tant d'élan. Nous avons, dans quelques-unes de nos Universités européennes, des « cours de vacances » ; mais ils n'impliquent pas la suppression totale des vacances. Je pense à la chanson que nous chantions

autrefois, aux approches de juillet :

> Vivent les vacances
> *Denique tandem...*

En vérité, les vacances ont été jusqu'à présent un des éléments de la vie d'études ; ce temps d'arrêt complet et forcé, pendant la belle saison, a toujours paru salutaire aux maîtres comme aux élèves. Aussi ne puis-je m'empêcher de réserver mon opinion sur l'innovation de Chicago. Mais là-bas, tout va si vite, que personne ne pense à se reposer.

Un Européen ne saurait visiter les Universités américaines sans admirer la perfection de tout ce qui est installation matérielle. Nous n'avons pas l'idée d'un tel confort. Nous nous contentons de vieux bâtiments, qui ont parfois plusieurs siècles d'existence, et qu'on restaure ou qu'on retouche comme ont peut, d'époque en époque, pour les adapter à peu près aux besoins du moment. On y perce

des fenêtres quand l'hygiène découvre que l'air doit être renouvelé. On les exhausse ou on les flanque d'ailes et de suppléments à mesure qu'augmente le nombre des étudiants. Pour en construire d'autres, on attend qu'ils brûlent. Mais ils ne brûlent pas, parce qu'ils sont solides. Ils laissent beaucoup à désirer. Nous les aimons pourtant : s'ils ne sont pas d'accord avec les exigences actuelles, ils nous ont faits ce que nous sommes. Leurs murailles s'effritent, leurs planchers sont usés, on respire dans leurs salles l'odeur des vieilles choses : cette odeur nous est chère, nous respirons avec elle le passé qu'elle représente, l'*autrefois* qu'elle a conservé. Et nous pensons, non sans orgeuil, à toute la gloire qui s'est amassée là, aux maîtres illustres qui ont enseigné dans ces chaires, aux grands hommes qui se sont assis sur ces bancs marqués de vétusté. Ce n'est point une raison pour ne pas s'émerveiller devant les

installations modernes, admirablement commodes, de Columbia, de Chicago, de Philadelphie, et même des Universités de moindre importance. Pas un détail qui ne soit parfait. Quand on a terminé sa visite, on cherche — pour peu qu'on soit doué de quelque esprit d'opposition — une critique a faire : on n'en trouve aucune. C'est trop bien : il faut chercher ailleurs, si l'on tient absolument à discuter.

J'ai cherché, et voici ce que j'ai trouvé : les Universités américaines exigent trop des professeurs. C'est un travers, d'ailleurs, qui ne leur est pas exclusif : on le retrouve dans les pays démocratiques et nouveaux, où l'instruction publique est organisée par des personnes de beaucoup de bonne volonté, mais qui ne sont pas toujours en état de juger des conditions de la haute culture. Il faut être un peu du métier, pour savoir le labeur que représente une leçon bien préparée, et l'importance extrême qu'il y a à n'en offrir aux étudiants

que de telles. Or, pour beaucoup de gens, la durée matérielle de la leçon compte seule : ils sont persuadés qu'un professeur, une fois sa leçon faite, a terminé sa plus grosse besogne, et, pour peu qu'ils aient un mot à dire sur son enseignement, ils ne songent qu'à augmenter la somme de son travail, d'après l'idée qu'ils se font du travail, pour le plus grand bien des élèves. C'est, à mon sens, la pire de toutes les erreurs : charger le programme de trop de cours, dans une Université, c'est aller à fins contraires. Les professeurs ne donnent pas toute leur mesure, car il est matériellement impossible de préparer huit ou dix heures de leçon dans la semaine ; et les étudiants pâtissent de ce qu'il y a d'imparfait dans l'ouvrage de leur maître. Plus qu'en aucun autre domaine, la qualité importe ici beaucoup plus que la quantité, puisque l'enseignement universitaire a moins pour but de répandre des connaissances positives que de fournir

une bonne méthode. Aussi ne puis-je m'empêcher, sur ce point important, de considérer les habitudes françaises comme préférables : peu de leçons, mais que chacune soit un morceau dont l'excellence n'ait pas d'autres limites que celles du talent du maître.

Le peu que j'ai vu de la vie des étudiants m'a beaucoup plu, et ceux d'entre eux avec qui j'ai eu l'occasion de causer familièrement m'ont enchanté par leur franchise, par leur bonne volonté, par leur mélange de maturité précoce et de qualités juvéniles, de fraîcheur et de sérieux. C'est un réjouissant spectacle que celui de ces vigoureux jeunes gens, sains, robustes, qui consacrent à l'hygiène le temps nécessaire, de telle sorte qu'ils ont des chances d'éviter les maux que développe le « surmenage ». Le « surmenage », ici, doit être un mot vide de sens, si du moins j'en juge par les loisirs qu'ils ont, et que d'ailleurs ils remplissent de la façon la plus intel-

ligente. Représentations de pièces anciennes et modernes, françaises, anglaises, allemandes ou grecques, parties de cricket, de baseball, de football, exercices dans les gymnases, réunions de *clubs* de toutes sortes, — il y a là de quoi remplir toutes les heures de la journée, et toutes les journées du semestre, et tous les semestres des années d'études.

— Quand donc trouvez-vous le temps de travailler ? demandai-je à l'un d'entre eux.

Il me répondit :

— Quelquefois...

Dans le fait, leur besogne s'accomplit, — et j'ai mille raisons de croire qu'elle s'accomplit bien. Leurs plaisirs mêmes leur profitent. J'ai assisté, à Harvard, à une représentation d'une pièce de Kotzebue, donnée par le cercle allemand : presque tous les acteurs parlaient correctement, avec peu d'accent et beaucoup de facilité. Dans la même université, j'ai rencontré souvent les jeunes membres de ce

Cercle français auquel je devais l'honneur et le plaisir de mon voyage : ils possèdent très bien la langue usuelle, et sans aucun doute, les représentations qu'ils préparent avec beaucoup de soins contribuent pour une bonne part à les en rendre maîtres. Apprendre en s'amusant, c'est tout de même apprendre : il n'est point nécessaire que le savoir soit rébarbatif, le travail ennuyeux, la science hérissée. J'ai suivi, à Ithaca, les péripéties d'une partie de baseball. Ce déploiement de force, d'agilité, d'adresse est merveilleux. On l'admire davantage encore quand on pense que ces athlètes deviendront et sont déjà des hommes de pensée. Ah! qu'ils expulsent de nos esprits l'image modèle du savant gringalet, chétif et macrocéphale !

Un détail m'a frappé, que je veux signaler franchement, sans ignorer que je vais froisser des convictions respectables : j'ai été fort surpris des dfficultés que leur créent, en divers endroits, les

lois et les règlements dus à l'initiative des *abstinents*. Des étudiants qui n'ont pas de taverne, et qui, dans leurs clubs, ne peuvent boire de la bière ou du vin qu'à condition d'en avoir chacun sa petite provision personnelle ! Je me suis immédiatement senti triste pour eux (et je l'ai été pour mon propre compte dans les rares occasions où il me fallut partager leur sort). Certes, je suis d'accord avec tous les gens de bien pour chercher à combattre les ravages de l'acool, et je comprends qu'on s'efforce de supprimer les boissons spiritueuse, qui sont un danger. Mais les boissons fermentées ! Le vin est aussi naturel que l'eau d'Appollinaris, la bière est aussi saine que le *ginger-ale* : en interdire l'usage pour en supprimer les abus, je ne vois là qu'un fâcheux paradoxe ; je pense à la gaîté de mes années d'étude, et je me demande ce qu'elle eût été sans le « petit blanc » du canton de Vaud, sans la bonne

et onctueuse bière allemande...

Peut-être, d'ailleurs, me trompé-je. Chaque pays a ses mœurs. Les étudiants américains, même ceux qui ne boivent que de l'eau, sont de vrais jeunes gens, vivants et gais : ils ont d'autres plaisirs, qui valent bien ceux que nous avions. J'ai rapporté d'eux, comme de leurs maîtres, le meilleur souvenir, et je voudrais dédier ces notes trop brèves à celui d'entre eux qui fut pendant mon séjour à Harvard mon guide et mon compagnon. Si beaucoup de ses camarades lui ressemblent, l'Amérique peut attendre de ses jeunes Universités une belle floraison.

III

COLONS DU CANADA

A monsieur Alphonse Gaulin.

Mon voyage de conférencier m'a permis de réaliser un vieux rêve d'enfant : je suis allé, de Montréal, visiter la région que les gens de la ville appellent « le Nord » ; — un pays neuf, dont la conquête commence seulement, un pays de lacs, de rivières, de forêts, où les colons pénètrent peu à peu. Les colons ! A l'âge où la lecture dépose en nous le levain de nos rêves futurs, des livres enchanteurs m'avaient rempli l'imagination des fantaisistes récits de leur vie, — de leur belle vie au grand air libre, de leurs chasses romanesques, de leurs trouvailles inattendues aux heures de détresse, de leurs magnifiques dé-

fenses contre les troupeaux de loups et les bandes de Peaux-Rouges. Ce que j'ai vu ne ressemble guère à ces histoires : c'est intéressant autrement. La fantaisie en disparait, non la poésie. Le roman réel n'est point un roman romanesque : il n'en est pas moins un beau roman, — celui du travail le plus énergique, de l'effort le plus patient, de la lente et difficile mainmise sur une terre rude, qui résiste. Et ce roman, dont je voudrais esquisser ici le sommaire, ne m'a pas moins séduit, à sa manière, qu'autrefois les aventureux récits des conteurs.

Presque toute la contrée qui s'étend de Montréal aux lacs du Grand et du Petit Nomininguе est en quelque sorte l'œuvre du vaillant curé de Saint-Jérôme, Mgr Labelle.

Nous avons vu en France, il y a peu d'années, ce prêtre-paysan, actif, ardent, primesautier, maniant avec une verve naïve la langue archaïque qu'on parle dans son

village. J'assistais au banquet qui lui fut offert au cercle Saint-Simon; et je retrouve dans ma mémoire sa haute taille, sa large poitrine, sa tête solide plantée sur des épaules d'Hercule. On le fêtait, sans savoir grand'chose de lui, sinon qu'en son pays il défendait les traditions française: voici que partout, ici, je trouve son portrait, son buste, des inscriptions en son honneur. Dans des fermes écartées, il y a pour tout ornement la photographie de Mgr Labelle. A Saint-Ignace — un village improvisé au milieu des bois, — on n'a pu lui élever un monument dans les proportions habituelles: sur un socle, vis-à-vis de l'église, on a dressé une réduction de sa statue en pied, — et je ne conçois pas d'hommage plus touchant que ce modeste souvenir, où s'affirment l'attachement et la reconnaissance des braves gens qui, sans ressources d'argent ni d'art, veulent pourtant célébrer leur héros. Car il fut un héros,

une sorte de conquérant, et sa vie fut comme un règne pacifique. C'est à lui qu'on doit les villages naissants, dont un porte son nom ; le chemin de fer commencé, qui rejoindra bientôt la grande ligne du Canadien-Pacifique ; la mise en exploitation des forêts qui longent la rivière Rouge ; c'est encore à lui qu'on doit le courage, l'esprit d'entreprise, la vertu qu'il faut pour asservir cette terre si longtemps livrée à sa liberté. Il était la providence des colons, qui le voyaient apparaître comme un saint, aux heures difficiles, dans leurs fermes isolées, dans leurs huttes perdues. Il les accueillait, il les réconfortait, il apaisait leurs contestations, il les aidait. Aussi est-il déjà presque légendaire : il le deviendra tout à fait et sera le patron de cette pittoresque contrée, où l'on a baptisé de son nom, avec le village le mieux situé, le plus beau lac.

La contrée est vraiment belle, — encore qu'elle ne soit pas

aussi « sauvage » que je me l'imaginais, d'après les romans de mon enfance. D'abondantes rivières, qui de place en place s'élargissent en nappes d'eau, circulent comme un réseau de veines à travers les épaisses forêts : et il y a un charme infini de solitude dans ce mélange des eaux et des arbres. Les arbres sont magnifiques ; ils commencent à peine à verdoyer, mais à leur écorce, on reconnaît les grands tilleuls, droits et blancs, qui semblent poussés d'une seule venue, les érables bienveillants dont on vient de récolter la sève, les robustes frênes, les merisiers rougeâtres, mêlés aux pins, aux épinettes. Ils sont là depuis des siècles, tellement accoutumés à croître ensemble qu'on n'en peut isoler aucun qui ne périsse. Leurs énormes racines fouillent le sol qu'elles retiennent comme des mains d'avares crispées sur un trésor. Ils sont tranquilles dans leur vieillesse, ignorants de la cognée

qui les menace. Bien qu'ils vivent par leurs troncs, par leurs feuilles, par leurs fleurs, par leurs fruits, ils ont la sérénité des choses inconscientes. Des écureuils bondissent à travers leurs branches; parfois, un daim effarouché s'enfuit dans les taillis; ou c'est, sur la lisière, le rossignol canadien qui volète : un pauvre petit oiseau gris, qui n'a que trois notes grêles à jeter dans le grand silence. De place en place, un incendie a passé, les arbres sont morts dans les flammes: ils ne sont plus alors que des squelettes, couleur d'ossements, dont l'aspect désole le paysage. Le long de la rivière Rouge, par exemple, il y en a pendant des milles et des milles, et l'on songe à quelque immense cimetière, à quelque interminable voie Appienne, à quelque nécropole dont les rues n'auraient pas de fin. — Parmi les arbres morts ou vivants, les eaux courent ou s'endor-

ment : tantôt elles charrient des troncs coupés, qui s'en vont à la dérive, comme ils peuvent, à leur destination ; tantôt elles baignent des pans de forêts, immobiles et changeantes, couleur du ciel, couleur de l'espace, couleur de la lumière, parcourues de reflets capricieux, rendez-vous des canards, des huards, des martins-pêcheurs au plumage éclatant. Comment décrire le mystère de ces lacs, perdus dans le recueillement des solitudes ? Chacun a sa couleur et sa forme, d'où il tire son nom : il y a des lacs Bleus, des lacs Noirs, des lacs Verts, des lacs Ronds, qui ont leur figure, leur individualité. Jamais je n'ai mieux compris les anciens mythes, les légendes de nymphes et de dryades : plus la nature est primitive, plus elle est personnelle et près d'avoir une âme... Parfois, une ferme isolée s'esquisse dans l'ensemble du paysage. On la remarque à peine : ici, l'homme étant encore rare, la terre appar-

tient aux bêtes, aux arbres, aux rochers, aux eaux. La nature inconsciente triomphe en paix ; sa sérénité vous imprègne : on écoute, on se tait, on se fond dans l'espace où l'on est seul.

Il y avait jadis une race d'hommes qui vivaient librement dans ce vaste pays : les Peaux-Rouges, dont tant de petits Blancs rêvèrent comme moi, sur les romans que je vous ai dits. Cette race s'éteint à mesure que les forêts tombent, que la civilisation marche. C'étaient des nomades, des chasseurs : ils ne veulent pas être laboureurs et sédentaires. On leur prend leur gibier, on les parque, on leur impose des lois : ils en meurent. Chaque année, le gouvernement canadien, qui s'efforce de les traiter avec humanité, leur distribue des couvertures : ils s'en enveloppent pour mourir, et leur nombre décroît toujours. J'en ai vu quelques-uns, dans un village près de Montréal qu'un décret de Louis XIV leur a

jadis concédé : ceux-là sont si métissés qu'on distingue à peine la couleur de leur peau ; ils sont chrétiens, catholiques, et cultivent leurs champs ; ils ne conservent que peu de chose de leurs anciennes mœurs. Mais les vrais, ceux des wigwams, des tomahawks, du scalp et des mocassins, disparaissent. Quelques générations encore et ce sera fini : à peine en restera-t-il pour les représentations de cet étonnant Buffalo Bill, roi de la réclame, qui couvre l'Amérique d'affiches colossales où son portrait fait pendant à celui de Napoléon. C'était pourtant une race noble, courageuse et fière. La veille de mon arrivée à Labelle, une des dernières Iroquoises du pays, qu'on appelle « Catherine la Sauvagesse », s'est signalée par un acte héroïque. Trois hommes avaient été pris par les rapides de la Rivière Rouge, en cherchant à dégager des troncs d'arbres qu'arrêtaient les remous du courant ; elle seule

osa leur porter secours, sur son canot d'écorce, et réussit à en sauver un.

Les vrais habitants aujourd'hui, les maîtres du pays, ce sont les colons, les descendants des paysans français qui demeurèrent dans la province de Québec après la conquête anglaise. Ils étaient alors soixante-dix mille : ils sont aujourd'hui près de deux millions, sans compter le million d'émigrants qui ont été chercher aux États-Unis une existence plus facile. Quelle glorieuse histoire que celle de leur résistance et de leur fidélité ! Pauvres, — les riches avaient tous regagné la mère-patrie, — entourés d'Anglais beaucoup plus nombreux et détenteurs de l'administration, traités longtemps avec une méfiance hostile, ils ont néanmoins conservé leur foi, leur langue, leurs mœurs. Un admirable clergé les soutenait à travers l'épreuve : ils se groupaient autour de l'Eglise comme autour d'un drapeau.

Je ne crois pas qu'il existe au monde un plus frappant exemple de la persistance du sentiment national ; et ce sentiment, par le fait des circonstances, se confondait avec la foi. L'on me racontait un jour que dans certaines parties de l'ancienne Pologne, les paysans restent catholiques surtout pour rester Polonais, et parce que, s'ils abandonnent les pratiques du culte ancestral, leurs amis disent : « Il n'est donc plus des nôtres !... » J'imagine qu'il en fut à peu près de même pour les Franco-Canadiens. L'Eglise dut être pour eux le lieu sacré où se conservèrent avec la foi, les traditions, les mœurs, la langue des ancêtres, — tout le noble héritage qu'ils ont gardé intact par delà les mers, malgré le temps, malgré l'espace, de telle sorte qu'ils sont aujourd'hui aussi Normands, aussi Bretons, aussi Français qu'au temps de Champlain et de Montcalm. Ils ont trouvé une formule qui traduit à merveille ce qu'il y a de complexe

dans leur situation de Français, sujets britanniques ; ils disent : « Loyaux à la Reine, fidèles à la Patrie. » Et ils sont ce qu'ils disent : ils sont loyaux sans cesser d'êtres fidèles. Le chef du gouvernement de ce pays anglais et protestant, sir Wilfrid Laurier, est un Français et un catholique ; le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, M. Jetté, est un Français ; plusieurs des ministres et des hauts fonctionnaires sont Français. Leur « loyauté » est entière ; leur « fidélité », comme celle des plus humble, l'est aussi. Tous ont le culte de leur origine : source de respect, de force, de vertu. Quelle persévérante énergie ils ont dépensée pour maintenir ainsi les droits de leur sang, leur âme héréditaire, leur patrimoine national ! L'histoire en devrait être écrite : il n'y aurait pas de meilleure réponse à faire aux prophètes de la décadence des races latines, car elle mettrait en lumière quel-

ques-uns de nos traits les meilleurs, elle affirmerait notre vitalité, et à un autre point de vue, elle montrerait qu'il y a de l'héroïsme ailleurs que sur les champs de bataille, dans le simple accomplissement de la vie, dans l'obéissance aux lois élémentaires qui commandent à l'homme de croître et de multiplier, en gagnant son pain jour par jour, à la sueur de son visage.

Mon Dieu ! que notre vie artificielle est lointaine, qu'on est ici près de la vérité !...

Tandis que, comme nous l'avons vu, le sentiment collectif de la race groupe ce petit peuple et en maintient l'unité, chacun de ses membres ne prospère que par son travail personnel. Pas de grande culture, ici, pas de machines perfectionnées qui diminuent la peine de l'ouvrier, pas de spéculation : la seule affaire, c'est le défrichement, — la première conquête du sol qui se défend et dont il faut s'emparer pouce à pouce.

Le colon a choisi son lot, que la « Couronne » lui cède moyennant un prix presque nominal (qui varie de 1 à 3 franc l'acre), à la condition que, dans le courant des quatre premières années, il mette en culture le 10 p. 100 de sa propriété. Une loi spéciale, le *homestead*, dont il peut réclamer le bénéfice sans être forcé de l'accepter, rend cette propriété, s'il le désire, inaliénable et insaisissable : c'est donc la création du patrimoine, du fonds où la famille peut s'étendre et prospérer, de l'abri sûr contre les hasards de l'existence; c'est un reste d'institutions patriarcales qui, je crois, ont disparu du reste du monde ; c'est encore une prime offerte au travail vraiment productif, à l'effort de courage et de patience qui a conquis un morceau de la nature ; c'est un *privilège* concédé à cette humble aristocratie dont la cognée est le blason. Maître dans son domaine inexploré, voici le colon seul dans

la forêt immense, aux prises avec les arbres géants, possesseurs antiques du sol, ses concurrents formidables dont les racines absorbent les sucs nourriciers de sa terre, dont les troncs énormes le défient, qui semblent prêts à se soutenir entre eux contre lui : ils le dominent, ils l'écrasent, ils sont une armée. Et ils ont un allié, le climat : les longs hivers glacés qu'ils passent enveloppés dans leurs gaines de neige, les étés courts et torrides, de brusques virements de température qui menacent à la fois la santé de l'homme et ses récoltes. Par où commencer l'énorme besogne ? Comment attaquer l'ennemi puissant par son inertie ? Quelles brèches ouvrir dans cette masse à la fois passive et vivante ?...

Avant tout, le colon songe à son abri. Il est pauvre : il ne peut pas payer des ouvriers ; et seul, que ferait-il ? Un peu d'aide le sauvera. Il s'en va donc voir ses

voisins, à la ronde, sans compter les kilomètres. Il leur dit :

« Je viens m'établir parmi vous, pour faire ce que vous avez fait. Je n'ai rien ; vous n'aviez rien non plus quand vous êtes arrivés. Pourtant, il me faut une maison : venez m'aider à la construire ! »

Les voisins répondent :

« C'est juste. Nous voici ! »

Ils prennent rendez-vous, réunissent leurs forces pour abattre les premiers arbres, — et en deux ou trois jours le *log-house* est construit.

Que j'en ai vu, sur mon parcours, de ces pauvres huttes, — et plus d'une abandonnée avant l'achèvement, ou tombée en ruines et racontant quelque vague roman de misère que personne ne saura jamais. Les murs sont des troncs d'arbres superposés, aux interstices bouchés de terre humide. A l'intérieur, une pièce unique, avec un vaste foyer, et une soupente où monte une échelle. Je songe aux « mayens »

des hauts pâturages alpestres ; mais les pâtres, là-haut, ne passent que les mois d'été, dans la magnificence d'un paysage incomparable ; ils sont plusieurs ; de temps en temps, leurs parents ou leurs patrons leur apportent des provisions. Ici, les colons sont murés pour les longs mois de neige. Ils n'ont pas toujours des voisins. Leurs provisions sont maigres, et ne se renouvellent qu'à de longs intervalles. Vraiment, le *log-house* est l'habitat le plus misérable qu'on puisse concevoir, et perdu dans de telles solitudes ! De loin, on le distingue à peine : il est noyé dans la forêt ; les daims qui viennent boire ne se détourneraient pas pour l'éviter ; le dernier des sapins mire dans le lac une ombre plus glorieuse. N'importe ! Il renferme l'espérance des jours meilleurs, il donne au colon le repos, l'abri, le « home », il est le centre d'où rayonneront bientôt le travail et la conquête. Au

bout de deux ou trois ans, il est abandonné, remplacé par une maison meilleure, régulièrement construite, avec des chambres, une cuisine, de bonnes fenêtres, parfois même quelques ornements : il ne sert plus que d'étable ou de grange, le pauvre *log-house*, — mais il reste là, témoin des premières luttes, des plus héroïques efforts. La propriété s'accroît, se développe, s'embellit autour de lui ; l'un après l'autre, les arbres géants tombent sous la cognée : il n'en subsiste que les racines et les troncs, lents à détruire, qu'on allume chaque année à la saison sèche ; des vaches pâturent sur les jeunes champs ; la pomme de terre, le maïs, quelques légumes poussent autour de la maison nouvelle ; des poules picorent, un cheval est à l'écurie, — un de ces bon petits chevaux du pays au pied sûr, au trot rapide. C'est l'aspect d'une ferme encore bien modeste, sans doute, mais qui déjà ressemble à

celles que nous connaissons. Et tout cela vient de l'humble *log-house*, qui en fut l'âme, et dont l'œuvre est faite, dont le temps est passé. Le moment arrive où il n'est plus nécessaire, trop petit ou trop disjoint pour les bêtes. La déchirure s'étend toujours dans la forêt, dont la lisière recule ; le colon, venu seul, a gagné sa bataille, et ses enfants grandissent autour de lui, sur le sol fertile qui est le sien, car il l'a créé. Nous passons devant une vaste propriété, bien tenue, qui descend en talus jusqu'à la rivière et dégage une bonne impression d'aisance :

« Vous voyez ? me dit un de mes compagnons en l'embrassant du geste. Eh bien, quand ces gens-là sont arrivés dans le pays, on disait d'eux : « Ils sont si pau-» vres, qu'ils n'ont pas même les » moyens de faire leur prière !... » Maintenant, tout ce domaine est à eux, ils vont le vendre un bon prix. »

Je me récrie :

« Le vendre ? Pourquoi ?

— Pour aller plus loin et recommencer ! »

C'est ainsi qu'ils comprennent leur fonction, les colons canadiens : ils défrichent. D'autres auront le soin d'améliorer les cultures, de tirer parti des grands morceaux de sol qu'ils ont dégagés. Eux, leur tâche est d'abattre les arbres, de vaincre la forêt, de jeter dans la terre les premières semences. Quand ils l'ont remplie, ils vont « plus loin », ils s'enfoncent dans le nord ou dans l'ouest, ils refont pour la seconde fois le même travail, avec plus de ressources et plus d'expérience. Ils sont l'avant-garde, — les plus vaillants, les plus audacieux. Derrière eux, s'avance le troupeau plus nombreux des moins pauvres et des moins hardis, auxquels ils ouvrent la voie. Et je me demande s'ils ont conscience de la beauté de leur rôle ?...

IV

ARÉTHUSE

A monsieur R. Auzias-Turenne.

Le beau roman de M. de Vogüé (1) pose avec ampleur une question dont on commence depuis quelques années à pressentir la gravité, et qui sera sans doute féconde en surprises : celle de la rivalité de l'ancien et du nouveau monde, ou plus exactement, des deux formes de civilisation que représentent respectivement la vieille Europe et la jeune Amérique. Ces deux formes de civilisation, en effet, sont si différentes, par leurs origines comme par le but qu'elles assignent à l'effort humain, qu'elles paraissent incompatibles. L'une est un fruit

(1) *Le Maître de la Mer*, in-18, Paris, Calman-Lévy, 1904.

spontané des pays de soleil et des commencements de notre histoire : elle tend au plaisir de vivre — je prends cette expression dans son meilleur sens, — c'est-à-dire au libre épanouissement de tout notre être, esprit et corps. L'autre est apparue dans un monde vieilli, sous des cieux incléments : elle porte la marque d'une volonté mûrie, consciente et dure ; elle n'enseigne point à l'homme à demander aux choses leurs paisibles secrets et leurs joies, elle le pousse à les asservir. L'une nous laisse passifs au sein d'une nature bienveillante ; l'autre développe démesurément nos instincts conquérants. L'une produit des Fournoëls, ardents, généreux, désintéressés, vaillants, mais fantaisistes et toujours prêts à l'inconséquence, puisqu'un rêve d'amour peut soudain supplanter ou balancer leurs plus vastes ambitions ; l'autre produit des Archibald Robinsons, droits, rigoureux, puissants, solides, tenaces, — possédant à un degré surprenant

les qualités qui font conquérir le monde, dépourvus à un égal degré de celles qui permettent de jouir de la vie.

L'impression de cette irréductible opposition, qui sort des éclatantes pages du *Maître de la mer*, je l'ai eue sur nature, intense et vive. A une année d'intervalle, presque jour pour jour, le hasard m'avait conduit dans les deux Syracuses : celle que les Corinthiens fondèrent il y a plus de deux mille cinq cents ans dans l'île d'Ortygie, et celle qui naquit il n'y a pas encore tout à fait un siècle à l'extrémité sud du lac Onondaga, dans l'Etat de New-York.

Lorsque j'arrivai dans la seconde, je venais de parcourir les principales villes des Etats-Unis : j'avais vu rouler la foule agitée sur le pont de Brookyln, flamber les métaux fondus dans les ateliers de Pittsburg, passer près des abattoirs de Chicago les troupeaux de bestiaux que con-

duisent les « cow-boys » ; j'avais visité des usines, des clubs, des universités, des réunions publiques, des maisons de vingt-cinq étages, des rues de quatorze kilomètres ; j'étais rempli de l'inquiétante grandeur de ce spectacle si nouveau pour un flâneur de nos villages européens. Je sentais fortement qu'il se prépare là une nouvelle conquête du monde, sans ressemblance avec celle qu'accomplirent jadis les poignées d'aventuriers qui débarquaient dans quelque île à peu près déserte ; celle-ci, pensais-je, ne se bornera pas à des territoires isolés, elle englobera la terre entière, non seulement avec ses richesses visibles, mais avec les forces intimes et mystérieuses des cieux et des vents, et sous sa pression formidable disparaîtra notre civilisation comme disparut la civilisation romaine sous la pression des barbares. Sans doute, elle en respectera les monuments ; mais elle en détruira l'esprit ; et quand

l'esprit n'en sera plus l'armature, — puisqu'en somme elle est intellectuelle avant tout, qu'en pourra-t-il bien subsister ?

En même temps, je me rappelais l'antique ville dont la nouvelle a pris le nom. J'y revoyais en pensée, dans son bouquet de papyrus, cette petite fontaine d'Aréthuse qu'un passant non averti remarquerait à peine, et qui dégage pourtant un charme si profond de rêverie et de souvenirs. Combien produit-elle de litres à la minute ? Oh ! bien peu ! Le ruisselet qui s'en échappe est si ténu, qu'aucun ingénieur n'aurait l'idée saugrenue de capter les forces de trois ou quatre haridelles qu'il peut avoir quand il n'est pas à sec. Et pourtant, toute l'œuvre de nos ancêtres, tout ce qu'ils ont fait, tout ce que nous sommes, nos deux mille ans de mythes et de poésies, d'art et de pensée, tout est sorti de cette eau claire et de ces roseaux ! Un courant magnifique en est parti

pour parcourir le monde. Nous avons la mémoire remplie de ses souvenirs, de ses rayonnements, de sa gloire. Qu'adviendra-t-il de son génie dans le monde nouveau ?... Peu de jours avant d'arriver à l'antique Syracuse, j'avais contemplé, dressés dans la mer bleue, les rochers que le cyclope lança contre la barque de l'ingénieux Odysseus : quel pauvre ouvrier devait être ce Polyphème ! comme son œil unique se serait agrandi d'étonnement devant les forges américaines ! A Pittsburg on ne l'aurait pas même embauché pour homme de peine. — Je m'étais aussi arrêté devant le petit monument d'Archimède : qu'eût dit cet ingénieux primitif aux spectacles de fer que j'avais sous les yeux ? quel eût été son étonnement à la vue des machines prodigieuses qui accomplissent l'effort de toute une population !... Alors je compris que, fatalement, ceci devait dévorer cela. Notre passé sublime, dont nous

avons la juste fierté, n'est qu'un élément jeté par le temps dans le creuset formidable où l'invisible feu d'une activité qui ne connaît pas d'obstacles fait bouillonner l'avenir. Il en sortira transformé et méconnaissable, comme les métaux qu'on a soumis à la température appropriée perdent leur poids, leurs propriétés, leurs apparences pour devenir un corps nouveau. Il n'existera bientôt plus qu'à l'état de souvenir ou de relique. Peut-être que ses vestiges mêmes, arrachés du sol qu'ils ont si longtemps décoré, puis transportés par des engins encore ignorés, viendront orner cet autre continent, berceau d'une autre culture, comme les obélisques égyptiens dont les badauds contemplent les hiéroglyphes sur nos places publiques, ou comme les restes de l'art assyrien qu'on recueille dans les salles les plus désertes de nos musées. Oui, j'imaginais fort bien les ruines de la Syracuse de Denys trans-

portées sur les bords du canal Erié et de l'Onondaga, les colonnades de Sélinonte déposées dans quelque angle du Parc national, les temples de Ségeste ou de Girgenti installés parmi les *buildings* qui les dépasseraient de plusieurs étages !

Comme ces choses, après tout, ne sont que des symboles, j'en dégageais le sens inquiétant : je me représentais une existence d'où aurait disparu tout ce qui est charme, beauté, douceur. Plus d'abandon joyeux dans la gaieté du soleil, plus d'autre objet que la conquête, les nerfs tendus dans un effort constant de la volonté. Et d'ailleurs des résultats magnifiques : toujours plus d'argent dans les coffres-forts, toujours plus de bien-être, toujours plus de commerce et d'industrie, et des prodiges de mécanique, de chimie et d'électricité, et le triomphe complet, définitif, absolu de l'homme sur les éléments, sur la nature, sur l'infini !...

L'eau claire d'Aréthuse jaillirait encore du sol sacré des nymphes, dans son bouquet de papyrus ; mais qui donc frémirait aux murmures de ses roseaux et de tous les souvenirs qu'ils mêlent aux chansons de la source ?

V

LE FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

Je viens de recevoir le rapport du congrès annuel de l'Alliance française aux Etats-Unis pour 1903. Cela est merveilleux. Dans ce pays où les grandes villes poussent comme des champignons, de vastes associations peuvent de même se fonder, s'organiser, se développer en quelques mois. Il y a une année, l'Alliance française ne comptait qu'un petit nombre de groupes isolés par-ci par-là ; il y en a maintenant soixante-deux, réunis en un faisceau solide, prospère et influent, dit le rapport du président, M. J.-H. Hyde, et dont l'action de propagande, loin d'être éphémère et restreinte, se

fait vraiment sentir et s'étend tous les jours.

Plusieurs « cercles français » sont affiliés à la fédération. Ils déploient une activité très grande. On connaît celui de Harvard. Je ne dirai rien de ses conférences, puisque j'ai eu l'honneur de figurer dans la liste de ses conférenciers : on en parle souvent, sans rappeler assez que la première impulsion en remonte au voyage que fit M. Brunetière, appelé par une fondation de l'Univerité Johns Hopkins, à Baltimore. On sait moins qu'il organise chaque année une représentation de quelqu'une de nos pièces classiques. C'est ainsi qu'il a déjà donné, entre autres, *le Médecin malgré lui, le Bourgeois gentilhomme, le Menteur, les Plaideurs, le Pédant joué*, dont il a même publié une édition spéciale, et cette année, *le Barbier de Séville*. D'autres cercles analogues existent dans d'autres villes universitaires, à Philadelphie, à Princeton, à Yale, etc. J'ai vu

fonder celui de Philadelphie. Cela se fait en un tour de main. Et cela dure.

Il faut dire que cette œuvre est soutenue par des hommes singulièrement appropriés à leur tâche. Je ne puis citer tous ceux qui, comme M. le professeur Ad. Cohn à New-York, M. Rosengarten à Philadelphie, M. le professeur de Sumichrast et M. Al. Gaulin à Boston, instituèrent les premiers Comités locaux. Quand le moment fut venu de coordonner ces efforts et de leur donner l'unité nécessaire, la direction du mouvement incomba à M. J.-H. Hyde qui, admirablement secondé par M. L.-V. Gofflot, a fait des merveilles. Ce jeune homme, qui n'hésite point à mettre au service de l'œuvre une part de son immense fortune, possède à un degré surprenant les qualités organisatrices de sa race : les choses compliquées se classent, s'arrangent, se développent d'elles-mêmes entre ses mains. Il manie le temps et

l'espace avec la même aisance que les hommes et les capitaux. Idéaliste et réaliste à la fois, comme le sont si volontiers ses compatriotes, il adapte sans efforts des moyens très pratique à un but très élevé. Ce but, voici comment il le définit, dans le rapport que j'ai déjà cité :

« Chaque adhésion nouvelle donne une importance plus grande, ajoute au prestige de l'Association toute entière, de même que la Fédération comme je l'entends donnera bientôt, si ce n'est déjà le cas, plus de prestige et d'importance à chacun de ses groupes adhérents. Il est inutile de vous rappeler que vous ne représentez pas seulement ici des clubs, des sociétés littéraires ; vous représentez les Comités d'une grande Association qui poursuit une belle œuvre et qui n'a pas été chercher sa raison d'être dans des questions d'ordre personnel, mais seul dans les considérations les plus généreuses et les plus élevées. Je

suppose que chacun d'entre vous tient à cœur ces considérations et cette œuvre, dont le fin mot n'est pas simplement dans la propagation d'une langue riche et souple et dans la diffusion d'une littérature admirable, mais dans l'union de l'élite de tous les pays du monde, par la pensée et par une admiration commune avec ce peuple français si sensible à toutes les émotions qui proviennent de ce qui est noble et de ce qui est beau. »

Il y a dans ce petit morceau une ou deux expression qui ne sont pas absoluments correctes ; mais vous conviendrez que c'est parlé quand même ! Et n'est-il pas de notre devoir le plus élémentaire d'envoyer toutes nos sympathies, en chaque occasion, à une œuvre qui s'inspire de telles idées et de tels sentiments ?

La langue, en effet, on ne le rappellera jamais trop, est l'un des meilleurs, l'un des plus solides liens qui peuvent exister entre les

hommes. Chaque fois que les jeunes gens de Harvard ou de Yale se réunissent pour parler français, ou jouent en français une des œuvres glorieuses de notre littérature, ils se rapprochent de la France, en comprennent mieux les aspirations, en sentent mieux le génie. Tant de choses nous séparent de ce nouveau monde, dont nous observons la prodigieuse croissance avec une sourde inquiétude ! C'est une raison de plus pour nous réjouir quand nous le voyons faire effort pour venir à nous, ou pour renforcer les attaches qui relient notre passé à son avenir. Formé d'éléments très divers, il constitue, en fait, une race nouvelle, avec ses mœurs, ses lois, ses aspirations, son idéal ; il nous surpasse de beaucoup dans la conquête de la nature et dans l'organisation des forces sociales ; mais il ne nous atteint pas encore dans l'ordre intellectuel, et reste ouvert sinon à notre influence, ce qui

serait trop dire, du moins à notre expérience. Tous les pays européens l'ont compris, tous s'efforcent d'augmenter ses contacts avec leur culture : il y a des cercles allemands, comme il y a des cercles français, et la science allemande compte quelques représentants éminents dans les universités américaines. Il serait fâcheux d'être distancé dans cette concurrence, qui est très noble : le rapide accroissement de la fédération des Alliances françaises montre qu'il n'y a pas en tout cas péril immédiat, et constitue un succès.

Ce n'est pas d'ailleurs le seul motif que nous ayons de nous en réjouir.

Il subsiste en Amérique de nombreux éléments français, restes des anciennes colonies. Sans doute, ils se sont fondus dans la seconde patrie, et ces descendants des émigrants de la Louisiane ou de la Caroline sont devenus de vrais Américains et de bons Américains,

Mais cette fusion ne les empêche pas de conserver, quelques-uns au moins, des traits de leur race originelle, et de lui garder leur piété. A peine débarqués sur le sol américain, les Allemands, par exemple, deviennent des *Yankees*, et parfois même plus *Yankees* que les *Yankees*. A preuve ces paroles d'un Allemand, M. Richard Guenther, prononcées dans un discours politique, que cite M. Roosevelt et que j'ai déjà eu l'occasion de signaler ailleurs :

« ... Nous sommes Américains dès le moment où nous avons touché la rive américaine, et nous le serons jusqu'à ce qu'on nous dépose dans les tombes amércaines. Nous combattrons pour l'Amérique chaque fois qu'il le faudra. L'Amérique d'abord, ensuite et toujours. L'Amérique contre l'Allemagne, l'Amérique contre le monde ; l'Amérique à tort ou à raison, toujours l'Amérique ! »

Je ne crois pas que les Français même installés en Amérique depuis

plusieurs générations, deviennent jamais Américains avec une telle frénésie! Ils ne s'assimilent que très lentement, en conservant toujours — du moins pour la plupart — quelque chose de leur passé ancestral. Il y a dans leur âme comme une porte ouverte à tout ce qui vient du pays d'origine. Et la langue demeure le lien immatériel qui les y rattache, qui les y retient dans la limite du possible. Tous ne sont pas de ces Américains riches, qui traversent l'Océan comme un Parisien va à Fontainebleau. Il en est beaucoup qui ne verront jamais les rivages qu'ont quittés leurs ancêtres, le village qui fut le berceau de leur famille. Eh bien, — j'ai eu l'occasion de le constater — leur joie est immense quand ils entendent parler l'ancienne langue maternelle comme on la parle dans l'ancienne patrie ! Ils sentent alors, avec plus de force, que leurs pères en furent et qu'eux-

mêmes en sont peut-être encore un peu...

C'est aussi à ceux-là que je pense, en constatant le succès croissant de la fédération des Alliances françaises : en leur fournissant l'occasion d'entendre le français, elle satisfait un besoin plus profond que celui de connaître une langue étrangère, une belle littérature ; elle réveille au fond d'eux-mêmes ces voix du passé, ces voix des ancêtres qu'il faut toujours savoir écouter !...

APPENDICE

Discours prononcé au banquet de la Société des Universités américaines, le 29 mai 1899.

Messieurs,

Je voudrais d'abord vous remercier de votre invitation à me trouver parmi vous. Il me semble que je prolonge un voyage qui fut tout rempli d'impressions charmantes, et qui demeurera un de mes meilleurs souvenirs. Vous savez quelle intelligente et généreuse initiative a créé, à la suite des brillantes conférences de M. Brunetière, cette fondation du Cercle français de Harvard, que M. Doumic inaugura l'année dernière, et qui constitue comme un trait d'union entre vos jeunes Universités, si vivantes, si vaillantes, si prospères, et notre vieille culture française, toujours féconde après tant de siècles. Mais il faut que vous

le sachiez encore : le jeune créateur de cette fondation, M. James Hazen Hyde, ne s'est pas borné à l'instituer une fois pour toutes : il se tient pour lié, envers le conférencier qu'il invite, par tous les devoirs de l'hospitalité : et il n'y a prévenance, attention délicate, gâterie ingénieuse, qu'il n'imagine pour ajouter aux agréments d'un voyage en lui-même déjà si rempli d'intérêt. Je ne saurais rien dire du mien, sans lui adresser avant tout l'expression de ma profonde reconnaissance, et je ne sais si je dois le remercier davantage de l'honneur qu'il m'a fait en m'appelant en Amérique, ou de l'affectueuse sollicitude dont il m'y a comme entouré.

Votre société, essentiellement universitaire, attend peut-être que je parle ici des Universités. Je vous demanderai la permission d'élargir le thème, et de confondre mes impressions universitaires avec d'autres impressions plus générales. Lorsque j'ai débarqué à

New-York, un reporter m'a posé d'emblée cette question : « Que pensez-vous de l'Amérique ? » D'autre part, partout où j'ai passé, l'on m'a dit — non sans une légère nuance d'inquiétude : « Vous allez sans doute écrire un livre sur nous ? » Je n'écrirai pas de livre sur l'Amérique, mais je vais essayer de vous dire sommairement ce que j'en pense.

Votre culture, Messieurs, diffère de la nôtre par bien des points : par celui-ci surtout, qu'au lieu d'être essentiellement littéraire ou théorique, elle est active et pratique. Et c'est bien là le caractère qui frappe le voyageur, dans vos institutions, dans vos Universités, dans vos mœurs politiques et privées, dans votre développement industriel et commercial, dans la rapidité de votre expansion. Vous êtes en train de créer une forme nouvelle de la civilisation, qui repose sur la force et sur la volonté. « La vie est un dynamisme », me disait un de

vos hommes d'Etat. C'est un mot qui vous définit. Avec une puissance qui ne connaît pas d'obstacle, vous vous emparez de la force et de la matière. Vous traitez le fer comme les Babyloniens traitaient la pierre ; vous asservissez l'électricité à vos moindres besoins. Dans notre vieux monde, nous sommes encore en partie dominés par la Nature, sur laquelle nous n'avons jamais acquis qu'un pouvoir limité, et qui conserve pour nous une part au moins de son vénérable mystère. Dans le vôtre, elle est déjà presque esclave, et l'on dirait qu'elle ne vous a donné les fleuves les plus larges, les plus grands lacs, les plus vastes plaines, que pour vous fournir une plus ample occasion d'exercer votre esprit de conquête. Vous lui empruntez toutes ses ressources pour diminuer la fatigue du travail manuel, pour augmenter le bien-être de la vie, pour assurer l'équilibre de l'hygiène. Impossible de s'arrêter devant le Niagara

sans esquisser le calcul des forces énormes que vous êtes en train d'y puiser. Impossible de traverser le pont de Brooklyn ou de regarder fumer et flamber les usines de Pittsburg, sans songer aux conquêtes que représentent ces masses de fer et ces flammes condensées. Vous n'existez guère que depuis un siècle et demi, et vous êtes entièrement vous-mêmes, et vous êtes peut-être l'avenir. Je me suis souvent dit, au cours de mon voyage, qu'il faudrait bientôt vous suivre ou vous imiter, et que notre vieille Europe, qui a si longtemps donné le ton au monde, devrait un jour s'appliquer à vous ressembler, parce que vous êtes la force, et parce que la force a le dernier mot, — si vraiment « la vie est au dynamysme ».

Eh bien, je vous l'avouerai avec une entière franchise, cette perspective ne m'enchante pas.

En parcourant votre pays, en l'admirant, je songeais aux formes de civilisation qui diffèrent

le plus de la vôtre. Je venais de quitter l'Italie où la vie est si douce. J'avais emporté dans les yeux les rayons de son beau soleil d'hiver, l'impression de ses foules si gaies, qui préfèrent le jeûne à l'effort, la privation à la fatigue, s'accomodent de mauvais logis, et rêvent, et contemplent, et musent, ignorantes et artistes, sachant beaucoup de choses sans se donner la peine de rien apprendre, ayant au fond d'elles, sans y songer, un riche et séculaire héritage de culture inconsciente. Et je me demandais si, en dernière analyse, la joie de vivre des peuples qui s'épanouissent comme les plantes fleurissent ne renfermait pas quelque leçon utile à méditer. Après tout, me disais-je, la force n'est pas la gaîté, le bien-être n'est pas le bonheur, l'instruction n'est pas la poésie. Peut-être même sont-ce là des contradictions irréductibles. Saurait-on concevoir sans souhaiter d'y vivre, un monde où l'art et le bonheur seraient la

grande affaire ? Tandis qu'on imagine très bien un monde à certains égards beaucoup mieux constitué, où, dans l'emménagement irréprochable des habitations, avec toutes les facilités de déplacements et de communications, parmi les découvertes les plus ingénieuses pour augmenter le confort, et même sous la garantie des institutions les plus rationnelles et des lois les plus sages, la vie aurait perdu sa saveur. Ce monde-là, un de nos grands poètes l'a décrit :

.. Il faut triompher du temps et de l'espace,
Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.
L'or pleut sous les charbons de la vapeur qui passe.
Le moment et le but sont l'univers pour nous...

... La distance et le temps sont vaincus. La Science
Trace autour de la Terre un chemin triste et droit.
Le monde est rétréci par notre expérience.
Et l'Équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne,
Immobile au seul rang que le départ assigne.
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Tout nous montre que tel sera bien le monde au devant duquel nous marchons ; et votre pays, du moins par une partie de son acti-

vité, semble s'efforcer d'en hâter l'avènement. Mais d'autre part, vous avez compris le danger de cette victoire qui ferait de l'homme un vainqueur dégoûté, un triomphateur fatigué sous ses couronnes, le possesseur d'un jardin monotone où il n'y aurait plus de fleurs dans les plates-bandes, plus d'oiseaux dans les bosquets. C'est parce que vous le comprenez, sans doute, que vous vous efforcez de vous rattacher à nos vieilles cultures, issues d'une autre conception de l'existence, fruits bien différents, mais fruits savoureux, qui ont eu pour mûrir, selon la loi normale, les siècles nécessaires. Dès que vos « hommes nouveaux », rois de quelque métal, de quelque huile ou de quelque céréale, ont constitué une de ces fortunes comme on n'en connaît pas chez nous, ils s'empressent d'en détacher une part pour créer une bibliothèque, un musée, une université, un collège. Le sûr instinct qui les a guidés dans

leurs affaires, les conduit encore ici. Ils n'ont peut-être pas eu le temps de tourner autour de beaucoup de problèmes : mais ils pressentent, ils devinent, que pour une race neuve qui veut s'emparer de l'avenir, un point essentiel est d'assurer la tradition et de s'emparer du passé. Pas plus que les individus, les nations ne sont des fragments isolés de l'humanité : quelque entreprenantes et audacieuses qu'elles soient, elles dépendent toujours un peu de celles qui les ont précédées. Vos compatriotes ont un sentiment profond de cette vérité : c'est ce sentiment qui rapproche nos deux mondes. Vous savez et nous savons que, si vous êtes l'avenir, nous sommes le passé ; ce sont des titres qui se valent. Vous avez le juste orgueil de votre expansion prodigieusement rapide, des forces que vous possédez, des progrès et des conquêtes que vous avez accomplis en un siècle ; nous avons la fierté légitime des longs

efforts de nos pères, du travail séculaire des générations éteintes auquel nous devons d'être ce que nous sommes, de notre acquit solide et lent, dans un ordre immatériel où les résultats positifs ne sont jamais immédiats. Nous savons — car vous vous plaisez à nous en donner des preuves — que vous appréciez ce que nous représentons dans le monde ; et vous pouvez être bien sûrs qu'en revenant de votre pays, nous comprenons les leçons qu'il nous donne de son côté. Nous sommes très différents, mais nous pouvons profiter de nos expériences respectives : c'est pour cela qu'en levant mon verre à vos Universités, il me semble que je bois à la solidarité d'hier et de demain, à l'union des peuples et des continents dans la grande œuvre humaine, dont le centre se déplace suivant les époques et qui, de siècle en siècle, se poursuit sur une échelle plus vaste. Aux Universités américaines, Mes-

sieurs, à leur prospérité, à leur union de plus en plus intime avec la culture française !

FIN

TABLE

Avant-propos. 5
Un dialogue à Pittsburg. 7
Sur les Universités des Etats-Unis. 57
Colons du Canada 71
Aréthuse'. 91
Les Français en Amérique 101
Appendice 111

CHARTRES. — IMPRIMERIE ED. GARNIER

Author Rod, Edouard
Title Reflets d'Amérique
101553
HAm
R685r

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU